

Les plaintes de la muse vaudoise

Autor(en): **Trey, DI. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 43

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LÈ DOU RAISSARÈ

(Patois du district de Grandson.)

LYA bin'na soissantanna d'ans, n'avi, à Saint-Mouèri, on mènichtrè Crestaud qu'ètay on bon diablyo, quand bin l'ètay mènichtrè. Tsacon l'anmàvè, por cin kè l'ètay n'hommo franc. È tènaiy tu sè vèzin po sè z'amis. L'allàvè veillè tsi leux ein hivè, et l'allàvon veillè tsi lu, à la tyura, yò l'allàvè trèrè 'na botoille dè novè, commin sa vègnè lo baillivè, et pridzìvon dè soce et dè cin, sin sè genà. Lo dèray tin, l'allàvè à la tsassè et tyàvè de tin z'in tin 'na layra et l'invitavè on pâr dè leux (don dè sè vèzin) po la mèdzi. Ao pridzo, dèzay lè z'affèrè commin lè trovavè din la biblyà et poui cràtè-lo à pas. N'ètay pas commin certains merdologos dâo dzoir dè voui, qu'on nè sâ pas sè faut lè z'ouèrè dè l'oreillè gautsè, à bin d'la droytè, à bin day duvè, à bin dè mint; sè ein kè dion sè day comprèndrè dè 'na façon ao bin dè trint'si z'autrè. Ma fay, po to tabatière d'ètay franc, quet! N'avy pas dèmichèna in 45, por cin què l'est dè biò savay kè n'ètay pas mômie.

Ena veillà don kè l'ètay à son cabinet, bèvesin dissè on verro avouè son vèzin Eduà d'la Raissè. K'allàvè assèbin à la tsassè dè tin zà auro, l'ouyon fleurè à la poirta. Lo mènichtrè va evuri et coui est-go qu'intrè? Son pròprou père kè vènyay lo trovà! Sè saluont et lo mènichtrè fâ in prezintin Eduà: « Vouàityè mon vèzin kè veillè avouè mè; c'est non dou qu'espoitin la paroissè: lu raissè tota la sènanna et mè la dè-meindzè. » « Malereux, kè repond lo père Crestaud, tèn-te portan po 'na raissè?! » Yò lo mènichtrè so sa tabatière dè sa catsetta, la prezintè ay dou et prin lu-mimo'na prizè ein rièssin k'on bossu. S. G.

Pas juste. — Comment, docteur, vous me prenez cinq francs par visite?

— Comme à tout le monde.

— Mais, vous ne songez donc pas que c'est moi qui ai apporté la petite vérole dans le quartier.

Au tribunal. — Le président:

— Quels sont vos moyens d'existence?

— Je suis inventeur.

— Qu'avez-vous inventé?

— Rien encore;... mais je cherche.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Les Plaintes de la Muse vaudoise.

O malheureuse seille!

QUE Garnerin, quittant le séjour de la terre, Sur un char triomphal visite le tonnerre; Quel ardent Fellenberg, déchirant nos guérêts, De son soc monstrueux épouvante Cerès; Que Gall, palpant des os, disséquant des cervelles, De nos penchants secrets nous donne des nouvelles; Que le vieux Pestaluz enseigne à nos enfants Ses mystères secrets inconnus au vieux temps; Tous ces vastes travaux divertissent ma muse; J'aime à les contempler; mon esprit s'en amuse; Mais que dans ses ennuis un professeur nouveau Du langage vaudois s'annonce le fleau; Nous dise — « On ne dit pas » — « On dit » — « On [pourrait dire] — « Ce mot est du patois » — « Cette phrase est à Qu'il vante, l'impudent! d'un air enfariné, [rire] — De quarante docteurs le jargon raffiné... Ma bile s'en émeut; je hais cette insolence, Qui des us du vieux temps voudrait bannir [l'engeance.

Qu'Emile bon garçon se traîne gauchement Sur les pas du docteur... en ferons-nous autant? Que de sa faux tranchante il fane la prairie, Je la vois désolée, en son printemps flétrie; Ah! que bien mieux vaudrait la fener en chantant, Et dans un bon fenil déposer bonnement

SAUVE QUI PEUT!

LA coutume, à présent, paraît-il, est de porter sur soi un revolver. C'est un inséparable, au même titre que le portemonnaie et le mouchoir de poche. On assure que c'est une précaution nécessaire, au temps qui court.

En tout cas, cette « précaution nécessaire » est-elle cause d'une foule d'accidents. Les journaux ne les peuvent relater tous.

Et, chose très curieuse, ce sont les revolvers, dits *non chargés*, qui font le plus de victimes. Nuls n'ont plus de précision et ne contiennent projectiles plus dangereux.

Qu'un quiconque vous mette en joue, avec un revolver, dans l'intention bien arrêtée de vous blesser ou même de vous tuer, il y a huit chances sur dix que l'armé ne parte pas ou que le tireur vous manque.

Mais que quelqu'un, en revanche, dans le seul dessein de vous montrer son revolver, dont il est fier, le fasse fonctionner devant vous, en vous jurant, pour vous rassurer, *qu'il n'est pas chargé*, vous avez dix risques sur dix d'être tué ou du moins grièvement blessé.

Morale: Méfiez-vous des revolvers « non chargés »!

Autrement dit, l'ennemi qui veut vous tirer dessus avec son arme, qu'il sait bien chargée, est beaucoup moins à craindre que le bon ami qui, en s'amusant, veut seulement vous faire voir le fonctionnement de son revolver, que toujours il croit non chargé.

Aussi, prenant occasion d'un de ces multiples accidents dont nous parlons plus haut, un chroniqueur a-t-il pu écrire que: « rien n'est dangereux comme un revolver *quand il n'est pas chargé*. »

« Ceci a l'air d'un contre-sens, ajoute-t-il, et cependant rien n'est plus vrai. Chaque fois que quelqu'un manie devant vous un revolver en vous disant qu'il n'y a rien dedans, prenez vos jambes à votre cou et fuyez, sinon, vous allez être étendu sur le carreau.

» Chaque semaine, sinon chaque jour, on signale de joyeuses victimes tuées ou blessées par de joyeux farceurs qui leur avaient dit:

— N'avez donc pas peur; il n'est pas chargé!

» Pas chargé? Vite je prends le large!... En

Le foïn et le record, et le recordon même, Dont les sucs transformés en belle et bonne crème, Puis en beurre étendus sur un crochon de pain, Font un mets excellent: qu'un fade muscadin L'appelle une *entamure*, ou bien une *beurrée*, Pour moi c'est une *croûte*; elle sera *dorée*, Si d'œufs frais du mois d'août la couvrant

[hautement, On la plonge en entier dans le beurre écumant. Chaque fois que je passe auprès d'une chaumine, Je flaire le fumet de l'agreste cuisine, Et bénis le destin du couple fortuné, Qui d'œufs frais et de beurre apprête son diné; Alors par le *pèclet* de la porte enfumée Je *guigne* le *fricot*... heureuse destinée! [bas, Ah! qu'ils sont doux, me dis-je, en soupirant tout Les jours passés aux champs sans soucis, sans Tantôt une salade à la tendre *doucette* [tracas! Dans un *bagnote!* blanc pour Philémon s'apprête; Tantôt de *rousselets* un *crâte enchâtelé* Réjouit du *gourmand* les yeux, le *mour*, le nez. Eh! qu'importe le mot, docteur impitoyable! J'ai mieux ces repas, que de voir sur la table, De tristes *caramels* ton triste plat chargé, De *légumes* à l'eau ton bassin encombré; Philémon plus heureux de son gras *jardinage* Fait un régal exquis; mais Philémon est sage! Toi tu n'es que savant: eh! quel savant grands

[Dieux! Qu'un savant en grands mots honnis de nos ayeux. Méprisant le dicton — « la pache fait l'attache » — Tu sais le *marché*, mais tu proseris la *pache*; Tu veux de la *blanchaille*, et non du *milcanton*; Tu recherches la *mâche* et bannis le *rampon*.

revanche, je me sens plus rassuré quand le propriétaire du revolver me dit:

— Il y a dedans six cartouches blindées.

» Je suis certain, en tout cas, qu'il ne me mettra pas l'arme sous le nez, histoire de rire, et qu'il trouvera d'autres amusements que celui qui consiste à jouer au suicide.

» Je vous le répète, c'est le revolver *non chargé* qui est le plus redoutable. »

A moins que l'on ait une arme comme celle de notre ami... Sa femme, dans un moment de troubles publics, voulait absolument qu'il portât un revolver.

Il en possédait un, qui lui était resté de son père.

— Prends-le donc, lui dit sa femme, puisqu'il est là. Fais-moi ce plaisir; je serai plus tranquille, le soir, quand tu devras sortir.

— Mais, je t'en prie, que veux-tu que je fasse de ce revolver, il ne fonctionne pas? Le barillet et la détente sont cassés; on ne peut le charger.

— Ça ne fait rien. Si quelqu'un t'attaque tu sors ton arme, tu la lui mets vivement sous le nez. Ça lui fera peur et il te laissera. Ainsi, je serai doublement rassuré: je te saurai à l'abri des malfaiteurs et aussi des accidents, car que de gens, en effet, se blessent avec leurs armes!

Le bon temps. — M^{me}... est mariée pour la seconde fois. Son premier mari était d'un caractère difficile, autoritaire, mais il était très passionné et jaloux.

Son second mari, au contraire, est un homme très doux, un caractère de mouton, par trop calme, en toutes choses.

M^{me}... qui regrette encore le temps orageux de ses premiers amours, en parlait un jour avec une de ses amies.

« Ah! dit-elle, j'étais bien malheureuse;... c'était le bon temps! »

Pendant qu'il y en a. — Un notaire a pour spécialité la confection des actes de sociétés financières.

« J'y trouve mon compte, dit-il, et je suis largement rémunéré de mes soins, car, au moment de la création de l'entreprise financière, il y a encore de l'argent. »

Satisfais donc tes goûts; prends l'un, laisse-là [l'autre;

Moi, je les prends tous deux; ainsi qu'un bon apôtre J'ai mon franc *boutefrou*; j'appelle un chat, minon; Une jument, cavale; un âne, aliboron; Je redoute, il est vrai, ce *palet* qui m'ennuie; Une *batoille* aussi qui vient couler ma *buyè*; Fortement me déplaît... un *baillif* allemand Qui mêle son patois avec du faux-romand. N'est guères plus gentil: mais quant à la *baillive* En honneur, parmi nous, je consens qu'elle vive; Le mot est innocent, la chose l'est aussi; D'ailleurs il faut l'aimer à cause du *bailli*; Je n'en dis pas autant de ta sottè *bourellè*, Bourreau de professeur! qui nous bats la cervelle De discours importuns... Eh quoi! si les frimas D'une bouche vermeille affligent les appas, La cernent de *bobos*, ce n'est pas la *bouchère*! Le boucher seul, dis-tu, peut avoir la *bouchère*. Eh bien, si c'est ainsi, laissons-le avec son mal, Je n'en suis point jaloux; cela m'est fort égal; Quittons bien vite et *bourellè* et *bouchère*, Et *bourreaude*, et boucher, et bourreau

[sanguinaire; Je suis *gringe* de voir un professeur *chagrin* Prescrire à des Vaudois un parler muscadin. De tous les sots discours qu'inventa la sottise, Je n'en connais aucun qui plus me *capotise*, Ce n'est pas tout encor; il promet du nouveau; De propos français, il prépare un *cadeau*. — Un *cadeau*! juste Dieu! quoi! *capotise* et *gringe*! Quel barbare gachis! quel langage de singe! *Cadeau* c'est un *fricot*, et *gringe*, c'est *chagrin*. — Voilà de mon docteur les reproches sans fin.

LE GRAND-LOUIS

Il se nommait Louis. Comme il était de haute taille, les gens l'appelaient le « Grand-Louis ». Au village, on l'aimait.

Il allait, la démarche lente et grave; son sourire était empreint de bonté et d'un peu de tristesse. Triste, il le devint plus encore quand il fut amoureux.

Cela le prit sur le tard, vers la quarantaine. Il en fut malade, littéralement. Le médecin, qu'il consulta, lui ordonna des pilules pour l'estomac.

Il en prit inutilement trois boîtes chez le pharmacien, puis, cessa de revenir.

L'apothicaire sut l'histoire de Grand-Louis, qui aimait une tant jolie fille, blonde, de dix ans plus jeune que lui, et comme il avait peur de lui dire « je vous aime », étant timide comme le sont parfois les gas grands et robustes, laissant la hardiesse aux freluquets.

Un jour, alerte et souriant, le Grand-Louis revint chez le pharmacien, pas pour des pilules, cette fois, mais pour un flacon d'Eau de Cologne. Alors, l'apothicaire, avec une sympathie aiguë de malice :

— Ça va mieux, mon ami?... ?

— Tout de même, dit l'autre, je me marie dans quinze jours.

MORALE : Les pilules guérissent parfois de quelque chose ; de l'amour, jamais. V.

Au fait. — Au buffet de la gare de..., un voyageur au patron :

— C'est bien ici que l'on déjeunait si bien il y a deux ans ?

— Oui, monsieur, du temps de mon prédécesseur !

Nouveau style. — M^{me} Duraffard, qui a des prétentions comme beaucoup de parvenues, cherche chez son tapissier un ameublement de style particulièrement distingué.

— Oui, dit-elle, j'ai réfléchi..., vous me ferez un sofa turc avec des *coussins* à la mode de Bretagne.

Remarque. — Les gens d'affaires, dit-on souvent, sont les soutiens du pays.

« C'est vrai, observe quelqu'un, ils soutiennent le pays comme la corde soutient le pendu. »

Son humeur va chercher, chicanner sur sa *glisse* L'écolier innocent qui *prend de l'exercice* ; S'il *gambe* une barrière, ou si, jambes en l'air, Il fait une *cupesse*, ah ! son délit est clair ; Il faut le censurer. Dans son humeur gaillarde, L'écolier se console, en pinçant sa *bombarde*, Le docteur tout ému de ce *bombardement*, Prétend que d'une *trompe*, il reconnaît l'accent ; Il eut-on ainsi *tromper*, dit-il, d'une voix fière, Un homme qui par cœur connaît son *Furetiera* ? Qui sondant la nature a surpris son secret, Et par ses grands efforts a trouvé qu'un *grillet* Est le même animal que le *grillon* grisâtre Qui charme ses ennuis en chantant près de l'âtre ; Qu'il est cousin germain de ce *taupe-grillon*, Qui dans nos jardins trace un souterrain sillon, Et qu'un peuple rustique appelle *jardinière*, Tandis que le Français l'appelle *courtillière*. — Ah ! malheureux Vaudois, ton langage grossier Parmi les nations te place le dernier : L'auvergnat enfumé qui bat la casserole ; Le marchand de chapons de Poligny, de Dôle ; Dé *Véziers* lé *vourzois* qui se sert de savon Pour varvouiller sa varve et vianchir lé varvon ; Le Breton, le Picare... tous sont de vrais *puristes* Comparés avec toi... que ces pensars sont tristes ! — Voilà de mon docteur l'austère jugement ; Et pour nous consoler il nous dit bonnement, Qu'il prépare un recueil plus complet de nos crimes. Mais ! je le vois d'ici méditant des victimes : Gare ! *boiton*, *pacot*, *redipel*, *rebouiller*, *Ma tuge* et mon *ferroun*, et *beder* et *frouiller* ! Vous êtes tous perdus ; l'inquisiteur sévère Par un autodafé redouble sa colère ;

Les questions de Bébé. — Dis donc, maman, où m'as-tu trouvée ?

— Mais, ma petite, répond la maman, légèrement embarrassée, tu sais bien, là-bas, au fond du jardin, sous la tonnelle.

— Et personne ne m'avait vue auparavant ?

— Personne !

— Alors comment que t'as su que je m'appelais Jeanne ?

Triste pour triste. — Quel est donc cet individu qui a l'air si triste ?

— Ah ! je ne sais trop, c'est l'un des deux frères X, qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Comme l'un a perdu sa femme tout récemment et que l'autre vient de se marier, je ne sais trop lequel des deux cela peut être.

L'ÉTRANGE FAISAN

Conte cynégétique valaisan.

On nous adresse les lignes que voici :

Un chasseur de Champsec (vallée de Bagnes) traversant une forêt en quête de gibier y découvre superbement juché sur une souche de sapin, un magnifique faisán qu'il se proposa incontinent de faire passer de vie à trépas.

Frappé d'une balle au bon endroit, le faisán tombe à terre et le chasseur de s'emparer pres-tement de sa victime.

Mais, à cet instant, le prétendu mort se relève et d'un bond reprend, sur sa souche, sa position première.

Une seconde balle du chasseur, ahuri, renverse de nouveau l'oiseau sur le sol.

L'étrange volatile se relève encore avec la même agilité que la première fois.

Une troisième balle l'envoie encore rouler.

Peine perdue, l'indestructible faisán supporte sans danger cette troisième épreuve, ainsi qu'une quatrième, également vaine.

Alors, le nemrod épouvanté pour tout de bon prit la poudre d'escampette, tandis que le faisán ensorcelé semblait le narguer du haut de son piédestal.

Le chasseur court encore.

A quelle espèce pouvait bien appartenir cet invulnérable faisán ?

Mce GABBUD.

Vos frères ne sont plus : la *cible*, le *cagnard*, La *casse*, le *percet*, l'*éparagne*, le *brouillard*, Tout est grillé, rôti, consumé, mis en cendre ; Le *brûlon* est brûlé ; la triste *calamandre* A perdu tout son lustre et n'est plus qu'un chiffon ; Pendant le docteur conserve le *bourdou* Au pauvre pèlerin ; mais le *bordou* antique A beau se retrancher sous le chaume rustique ; Il brûle, il est rôti ; la *seille* pleine d'eau, S'avance pour calmer les progrès du fléau ; Quand le rude docteur, l'empoignant par l'oreille, La brise en cent morceaux ; ô malheureuse seille ! La roture te perd, et ton rival le *seau* Plus noble a captivé l'élégant damoiseau. O temps de fer ! ô mœurs ! ô science fatale ! O Jena, Montauban, écoles de scandale ! C'est donc vous qui formez ces tristes professeurs, Qui des us du vieux temps s'érigent en censeurs ! Sur le mètre, l'hectare, et le myriagramme, Sur l'azote fatal, le gaz qu'un rien enflamme, Sur les mondes tout neufs qu'Herschel a découverts, Et qui feront bientôt *chavirer* l'univers, J'ai gardé le tacet... mais quand un néologue De mots mignardisés nous lance un catalogue, En quatre cents griefs censure le Vaudois, Et blâmant son jargon, le traite de patois. Oh ! vraiment, je ne puis retenir ma colère : A-t-il donc, cet ingrat, oublié de sa mère Les propos si naïfs, le ton si naturel ? Quand la *palette* en main, à son Emanuel, Elle enseignait de l'a, du b, du c, l'usage, Et de l'enfant pervers lui démontrait la page, Il était attentif aux leçons de *mama*, Puis en les récitant amusait le papa :

Rasoir et pistolet.

Un Américain, très original, arrive chez un coiffeur pour se faire raser.

« Moà avoir peau très délicate », dit-il en prenant place dans le fauteuil. « Voilà cinq francs, si vous rasez-moi sans couper », et il pose une pièce d'or sur le lavabo. Puis sortant un pistolet qu'il pose à côté de la pièce : « Mais si vous coupez moà, je brûle le cervelle à vous ! »

— Ne craignez rien, Monsieur, fait le garçon, point du tout intimidé et qui le rase avec une légèreté admirable.

— Comment, dit l'Américain, enchanté, le pistolet n'a pas fait peur à vous ?

— Non, point du tout, monsieur.

— Et pourquoi ?

— Parce que, si par hasard, j'avais entamé Monsieur, en le rasant, j'aurais achevé de lui couper le cou.

Théâtre. — Le succès de la saison s'affirme de plus en plus. Chaque semaine donne occasion d'apprécier plus complètement nos artistes, tous excellents. Le répertoire est de ceux qui assurent des salles comblées, et pour la mise en scène, M. Bonarel et son régisseur réalisent des merveilles d'ingéniosité et de goût.

Pour la semaine qui commence, voici les spectacles : Demain, dimanche, *Au Téléphone*, 2 actes émuants de Charles Folley et A. de Lorde ; *L'Adversaire*, comédie en 3 actes, de A. Capus et Em. Arène. — Mardi, 31 : *Kéan*, comédie-drame en 5 actes, de A. Dumas, père. — Jeudi, 2 novembre, *Papa*, un succès parisien en 3 actes, de de Flers et de Caillavet, nouveau pour Lausanne.

Kursaal. — Ici aussi, une nouveauté : *La Divorcée*, de Leo Fall, l'auteur de « Joyeux Paysan » et de « Princesse Dollar ». Cette pièce, dont Lausanne a la primeur en Suisse, a fait une tournée triomphale en Europe et en Amérique. A l'Apollo de Paris, elle vient de faire une carrière qui n'en finissait plus. Elle est fort bien montée par M. Tapie et interprétée avec beaucoup d'entrain par ses artistes, tous bons.

C'est au Kursaal aussi que nous aurons, mardi soir, 31 octobre, *L'Apôtre*, de Paul-Hyacinthe Loyson, avec M. et Mme Silvain, de la Comédie Française. On connaît la donnée de la pièce, dont le retentissement fut grand ; on connaît les principaux interprètes, deux des plus illustres artistes de ce temps.

Du **Lumen**, nous n'avons rien à dire de nouveau. C'est l'invariable refrain que répètent invariablement les personnes de plus en plus nombreuses qui fréquentent assidûment ses spectacles, cinématographiques et autres : « Comment, vous n'êtes pas un habitué du Lumen ? Quelle erreur ! Impossible de passer soirée plus agréable. »

Mais les temps sont changés ; il n'est plus de *palette*, Une *Croix de par Dieu* lui fait *virer capette* ; Il n'est plus de *mama* ; il faut une *maman* ; Il nous dira tantôt qu'il lui faut un *papan* ; Il hait le *baveron* ; il veut une *bavette* ; Il rejette la noix qu'il rencontre *pillette* ; Son *grumeau* lui déplaît ; la *cuisse* cependant D'une noix *écâlée* allèche le *friand*.

Autrefois s'il eût vu la passagère caille Mi-morte se tapir derrière une broussaille, Il eût dit au chien : bourr !... puis *au-vol* la tirant, L'eût mise toute chaude en son *carnier* sanglant ; Maintenant, éperdu de sa science altière, C'est en *volant* qu'il *tire*, et dans sa *carnacière* Dépose son gibier... Cet Icare nouveau Devrait bien dans les airs établir son tréteau, Avec compère Hignou, dont la presse fatale, Complice du docteur, consomme le scandale. ... Je pourrais, cher lecteur, amusant mon loisir, Encor quelques instants prolonger ton plaisir ; Mais, donnant du répit à ma muse badine, Sur cent autres propos, je *tire la courtine*.

Ridendo dic...

DL. DE TREY.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toil eri et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygaz, fabricant à Bleichenbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO